

question qui m'a été directement posée tout à l'heure par le représentant d'un Mouvement des Droits de l'Homme. A vrai dire, je ne me sens pas à même de pouvoir répondre clairement dans l'instant présent.

Ce n'est pas une dérobade. Je vous avoue, Mesdames et Messieurs, que le débat de ce matin a provoqué un choc dans mon esprit. Jamais je n'aurais imaginé l'ampleur actuelle de la misère dans nos propres pays, ces pays que l'on dit les plus avancés du monde.

J'ai toujours été un avocat convaincu des Droits de l'Homme. Mais il me paraît nécessaire, maintenant, de reconsidérer ma propre perception en ce domaine. Je ne pourrai plus désormais ignorer la lutte de toutes ces personnes qui veulent se sortir de la pauvreté mais qui ne trouvent en face d'elles que manque de confiance et jugement.

Et cela me ramène à la question qui a été soulevée. Lorsqu'un groupe de personnes est traité avec mépris, c'est comme si on l'excluait de la communauté humaine. Cette mise à l'écart me paraît bel et bien constituer une violation des Droits de l'Homme.

J'aimerais que nous puissions approfondir cette réflexion durant l'après-midi.

Je vous remercie, Mesdames et Messieurs, d'avoir contribué à la richesse de notre débat. Et je vous souhaite bon appétit.

Le Président refuse le taxi qu'on a fait venir pour le conduire au restaurant. Il a envie de prendre l'air, de rester seul.

Tandis qu'il marche sur les trottoirs de la grande ville, il se souvient. Il revoit les rues de son village, les vieilles maisons aux murs de galets blancs assemblés avec de la chaux. Il revoit la place de la mairie avec, au milieu, le monument aux morts flanqué de deux tilleuls. Il entend encore les aboiements furieux des chiens de berger conduisant les troupeaux de vaches à l'abreuvoir. Et il revoit, tout à côté de l'abreuvoir, le lavoir où elle venait, été comme hiver, laver les draps des autres.

Voilà bien trente ans qu'il n'avait plus pensé à elle. Et, tout à coup, elle s'impose à sa mémoire. Elle est là, devant lui, grande et maigre, les manches retroussées, avec son éternel chapeau de paille comme vissé sur la tête. Elle le fixe de ses petits yeux plissés, l'air inquiet.

Tout le monde se moquait d'elle alors. Oh ! pas par méchanceté. C'était devenu une habitude, comme d'aller boire un petit blanc à la sortie de la messe le dimanche.

Tous les jours, on la voyait pousser sa brouette où elle avait chargé sa lessiveuse pleine de linge et sa planche à laver. Une grande et lourde planche de chêne que son mari lui-même avait coupée et rabotée.

Il travaillait par intermittence, son mari, avec le maçon du village, ou chez les cultivateurs au moment des gros travaux. Il n'était pas du pays et on ne savait rien sur lui, hormis le fait qu'il avait été placé très jeune dans les fermes. C'est ce qu'il répétait toujours quand il avait un peu trop bu.

Si on avait besoin d'un coup de main, on allait le chercher. Par contre, on l'évitait soigneusement quand on le voyait arriver à l'autre bout de la rue. On avait fini par le trouver gênant et par le traiter de fainéant.

Et l'on se moquait de sa femme qui, pour faire bouillir la marmite, poussait sa brouette du matin au soir, du lavoir à la maison, de sa maison à celle des autres...

Mais pourquoi le Président pense-t-il à cette famille qu'il a connue dans son enfance ?

Soudain, la voix de son père retentit à son oreille :
« Je te défends de retourner jouer avec ces garnements ! » Et ces derniers mots de résonner dans sa tête : « Ces garnements... ces garnements... » C'étaient les fils de la lavandière et de l'ancien commis de ferme.

Alors il se rappelle ce jour, à l'école, où l'un des « garnements » avait voulu emprunter un compas. Les réponses de ses camarades avaient été cinglantes : « T'as qu'à demander à ton père de t'en acheter un ! » « Ça lui fera une bouteille de moins à picoler ! » Il s'était défendu, le garnement. Il avait cogné de toutes ses forces. Le maître n'avait rien voulu savoir. Il l'avait mis à la porte, séance tenante, en disant : « Dans cette famille, vous êtes tous les mêmes, des excités ! »

C'est vrai qu'elle était souvent excitée, la lavandière. C'est parce qu'elles ne supportait pas les moqueries. Et comme on se moquait d'elle à longueur de journée, elle rouspétait en permanence. « Fichez-moi la paix ! Laissez-moi travailler ! » Quelquefois, elle criait cela en pleurant. Alors, les gens disaient qu'elle était hystérique.

Le Président se revoit, chez ses parents, un soir. Il jouait. La petite sœur des garnements avait frappé à la porte. Elle avait demandé un verre d'huile. Ce n'était pas la première fois. Souvent elle venait pour un morceau de pain, pour un peu de lait. Il se souvient que, ce soir-là, sa mère n'était pas de bonne

humeur. Tandis qu'elle remplissait d'huile le verre apporté par la petite fille, elle avait maugrée : « Ce n'est plus possible. Demain, j'irai en parler à l'assistante sociale. Cette gamine serait mieux placée que chez ses parents. »

Quelques jours plus tard, on avait trouvé une enveloppe dans la boîte aux lettres avec un peu d'argent et une petite note : « pour l'huile et le lait, merci. » C'était une écriture d'enfant, une écriture de garnement.

La petite fille n'était plus jamais venue frapper à la porte. Trois mois après, des gens l'avaient emmenée dans un foyer avec son frère cadet.

Depuis ce jour, la lavandière avait moins lavé de draps et pleuré davantage. On disait dans le village qu'elle parlait à la dérive. On trouvait qu'elle lavait moins bien, qu'elle se négligeait. On disait qu'elle ne valait pas mieux que son mari. Les anciens faisaient remarquer qu'elle ressemblait de plus en plus à sa mère.

On avait fini par ne plus se moquer d'elle, par ne plus parler d'eux... Ils avaient quitté le village depuis quelques semaines déjà lorsque certains s'en aperçurent...

Le Président se souvient. Maintenant, il sait pourquoi.

